

Le Théâtre du Futur, de l'anthropologie à la science-fiction

Michelle Chanonat

Number 157 (4), 2015

Vivre ensemble

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2015). Le Théâtre du Futur, de l'anthropologie à la science-fiction. *Jeu*, (157), 46–49.

LE THÉÂTRE DU FUTUR, DE L'ANTHROPOLOGIE À LA SCIENCE-FICTION

Michelle Chanonat



Épopée Nord d'Olivier Morin et Guillaume Tremblay (Théâtre du Futur, 2015). Sur la photo : Myriam Fournier, Virginie Morin, Guillaume Tremblay, Navet Confit et Olivier Morin. © Josée Lecompte

Olivier Morin, Guillaume Tremblay et le multi-instrumentiste Navet Confit forment le trio à l'origine du Théâtre du Futur. Des allumés du ciboulot qui veulent très sérieusement sauver le monde et conquérir la planète, en commençant par le Québec. Du moins, c'est ce qu'ils prétendent dans leur notice biographique. De jeunes ambitieux, quoi!



L'Assassinat du président d'Olivier Morin et Guillaume Tremblay (Théâtre du Futur, 2013). Sur la photo : Mathieu Quesnel, Guillaume Tremblay, Catherine Le Gresley, Olivier Morin et Navet Confit. © Toma Iczkovits

Né avec l'opéra rock *Clotaire Rapaille*, le Théâtre du Futur s'est ensuite replié dans l'intimité d'un studio de radio pour *L'Assassinat du président*, avant de concevoir, pendant une résidence de création au Théâtre d'Aujourd'hui, une authentique soirée canadienne intitulée *Épopée Nord*. Le dénominateur commun des trois pièces est que tout se passe dans le futur, le délire et la franche rigolade. Mais que se cache-t-il derrière cet humour à couper au couteau? Olivier Morin et Guillaume Tremblay, agitateurs de conscience éclairés, ont répondu à nos questions.



Clotaire Rapaille, l'opéra rock d'Olivier Morin et Guillaume Tremblay (Théâtre du Futur, 2011). Sur la photo : Mathieu Quesnel, Virginie Morin, Martin Plouffe, Myriam Fournier, Olivier Morin et Guillaume Tremblay. © Toma Iczkovits



Dans *Épopée Nord*, dont l'action se situe en 2035, le Québec souverain a converti les réserves amérindiennes en centres d'interprétation pour les touristes. Derrière l'humour se déploie une critique sociale aiguisée, à peine déguisée, de notre relation avec les Autochtones. La distance dans le temps vous permet-elle de prendre de la distance avec votre sujet?

Guillaume Tremblay — Nous étions confrontés à un malaise. Notre relation avec les Autochtones n'est vraiment pas claire... Si on parle de vivre ensemble, il faudrait qu'ils aient cinq ou six sièges obligatoires à l'Assemblée nationale. Au départ, parler de la question amérindienne n'est pas vraiment drôle. Mais les meilleurs sujets ne sont jamais drôles au départ! Ensuite, nous devons être courageux dans notre approche, et ajouter un côté «terrain»: nous sommes allés rencontrer Vieux Buck Martel, un Abénaquis qui nous a conté des histoires. Ce qui a remis en cause notre point de vue d'hommes blancs.

Olivier Morin — Il y a beaucoup de fragilité de part et d'autre, alimentée par un racisme conscient ou inconscient, qui rend toute parole inconfortable. Personne ne veut porter le poids des vieilles politiques peu reluisantes. Quand on va à la rencontre des Amérindiens, on y va avec ce qu'on sait ou pense savoir d'eux: l'idée du bon sauvage de Rousseau, la vie dans la nature, les idées *new age*, les études sociologiques et les données sur la toxicomanie. Il faudrait créer un espace de rencontre qui ne soit pas colonisateur. Ça

demande une remise en question de notre position par rapport à l'accueil. Demander aux autres d'être comme nous, c'est penser en colon.

G. T. — Sans vouloir changer l'opinion des spectateurs, parce que ceux qui viennent nous voir sont déjà «convertis», nous essayons de jouer dans la psyché, de toucher à des bobos. Dans *L'Assassinat du président*, l'idée était de débloquer ce qui s'était bloqué après le référendum de 1995. Depuis ce temps, les gens sont tristes, ils ont un deuil à faire, tellement gros qu'on n'a même plus le droit de faire des *jokes* avec ça! Alors, voici que la souveraineté arrive et, pour la durée du spectacle, les gens la vivent vraiment. Ça fait du bien! Ça fait penser à autre chose...

O. M. — Nous sommes cyniques et positifs, mais pas optimistes. On a encore beaucoup de pain sur la planche au Québec. On se sent en position de vulnérabilité par rapport à la langue, sur la défensive parce que ceinturés par les anglophones. Comment assumer cette double posture, cette ambivalence sur notre rapport au pouvoir, au sujet d'un territoire dont on ne sait pas à qui il appartient? Sommes-nous maîtres chez nous?

Bien que pratiquant un théâtre de fiction, vous êtes extra-lucides quant aux dures contingences de la création autoproduite. On vous imagine mal derrière des colonnes de chiffres, à plancher sur des budgets hypothétiques pour remplir les cases des demandes de subvention.

G. T. — Notre compagnie fonctionne selon un partage des recettes, le salaire des concepteurs et des acteurs étant la priorité absolue. Nous créons des spectacles avec deux *piasses*. Souvent, nous nous disons: on pourrait avoir ceci ou cela, on rêve d'un décor, mais il faudrait qu'il soit à la hauteur de ce que les gens ont dans leur tête! Et ça coûterait 400 000 \$!

O. M. — Le gros budget est dans la tête des spectateurs. En fait, on pratique une science occulte, comme des alchimistes au travail: on joue avec les conventions, on fait confiance à l'imagination des spectateurs.

Comment pourrait-on définir votre théâtre? Vous le prétendez «divinatoire et guérisseur». Peut-on parler de théâtre anthropologique?

O. M. — Il est divinatoire parce que nous explorons des futurs possibles. En partant d'éléments connus, nous nous projetons dans l'avenir, un peu comme des médiums.

G. T. — Avec l'idée de guérir des blessures collectives! C'est très pointu, la science-fiction, bien plus juste que la réalité! La statue de Xavier Dolan dans un parc, peut-être que ça va arriver... Dans *Épopée Nord*, les Autochtones sont dans le rêve: ils fantasment leur futur et parlent aux esprits. Notre théâtre ressemble à ça.



Photo promotionnelle pour *La Vague parfaite*, prochain spectacle du Théâtre du Futur, présenté à l'Espace Libre en janvier 2016. Sur la photo : Guillaume Tremblay. © Théâtre du Futur

O. M. — Je dirais que nous faisons un théâtre identitaire: les personnages sont les pendants de tout le monde, les bons et les méchants. Ce n'est pas hypoallergène, ce que nous faisons... Au fond, c'est quoi un Québécois pure laine? Celui qui est arrivé sur le premier bateau? Notre folklore est un mélange de traditions française, anglaise, irlandaise. Il faut élargir la table!

G. T. — Nous avons voulu déboulonner les idées reçues sur la culture québécoise. Parce que, tout de même, on n'était pas des singes quand on est arrivés ici! Finalement, les Grecs anciens sont dans notre ADN. Il faut dire que *Les Filles de Caleb* et les chemises à carreaux, c'est plutôt déprimant comme folklore... Sur 4000 ans d'histoire, il nous en manque 3600.

Dans un futur proche, vous serez à l'Espace Libre pour présenter votre quatrième spectacle, *La Vague parfaite*. Une histoire de *beach boys* à Tahiti, qui font du surf et se la coulent douce jusqu'à ce qu'un tsunami arrive...

G. T. — Ce sera un opéra lyrique avec des chanteurs lyriques! L'action se passe dans 100 ans. Si les gars ne sont pas très intelligents, ils possèdent un monde intérieur fascinant. Les enjeux d'amour avec la fille qui débarque sur l'île sont complètement factices, mais de façon opératique. Les personnages s'exprimeront dans toutes les langues, et le spectacle sera surtitré en français. Il pose la question existentielle par excellence:

puisque l'image du bonheur est représentée par des vues paradisiaques de plages et de cocotiers, pourquoi n'allons-nous pas tous habiter sur une île?

O. M. — Par rapport à la pollution et à l'environnement, on est dans un aveuglement volontaire; on fait un peu de recyclage, ça nous tient à cœur, mais finalement ce n'est pas grand-chose. *La Vague parfaite* explore les angles morts qu'on choisit pour vivre dans un cadre de bonheur fictif alors que, tout autour, c'est noir, très noir.

G. T. — La belle île est dans notre imaginaire. La prochaine étape sera de construire des vaisseaux pour aller vivre sur une autre planète moins *scrap*. Tout est en fonction de l'économie; on parle de l'image, de la recherche de la perfection.

O. M. — Artistiquement, les chanteurs d'opéra ont une super technique. L'opéra est un bon véhicule pour parler de la beauté. La musique est signée par Navet Confit et Philippe Prud'homme, un jeune prodige de 23 ans, premier prix du Canada en musique classique...

G. T. — Il y aura des récitatifs aussi, comme dans un vrai opéra.

Et dans un futur plus lointain, où serez-vous dans, disons, 20 ans?

O. M. — Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir!

G. T. — Tout ce que je veux, c'est créer, faire de l'art, c'est le *fun* de dire qu'on fait une pièce par année. Dans 20 ans, on devrait en avoir fait 23...

O. M. — Une trilogie de 23!

G. T. — J'aurai peut-être changé de nom pour Guillaume Le Saucissier et je serai un acteur français... J'aimerais aller jouer dans des endroits peu connus, voyager dans le monde, exporter nos choses...

O. M. — Avec les dernières découvertes, peut-être irons-nous jouer sur Mars...

G. T. — Quand nous aurons 95 ans...

O. M. — On aura inventé le sérum de jeunesse, on pourra assister aux grands changements, créer un vaisseau spatial. Cette obsession, dans notre monde d'aliénés, de devenir épique... on pourra se la permettre dans le futur. ●